

quiétude aux Japonais , en pénétrant le soir , M. Golovnin mouilla dans le canal ; toutefois la défiance était déjà excitée ; pendant toute la nuit de grands feux furent allumés sur les deux caps de la baie ; c'était probablement des signaux.

Le lendemain la manière peu amicale dont les Russes furent accueillis en entrant dans la baie , dut leur prouver que les Japonais les voyaient de mauvais œil. Deux coups de canon furent tirés du fort sur la corvette , heureusement ils ne l'atteignirent pas. En approchant du fort , on vit qu'il était tendu tout à l'entour d'étoffes de différentes couleurs , de sorte que l'on ne pouvait rien voir des ouvrages. On aperçut dans l'intérieur des maisons bâties sur une pente , et qui s'élevaient au-dessus des remparts : celle du commandant était ornée d'une quantité de girouettes et de banderolles.

*La Diane* ayant mouillé à peu près à une demi-lieue du fort , le capitaine se mit dans un canot avec un maître , quatre matelots et Alexis , pour aller à terre ; ils n'étaient plus qu'à cinquante brasses du rivage , quand le feu du fort recommença sur différens points et les força de rebrousser chemin. De retour à bord , M. Golovnin ne savait s'il devait tirer une vengeance immédiate de cette lâcheté , ou bien essayer les moyens de conciliation. Il préféra ce dernier parti. Toutes ses ten-

tatives échouèrent pendant quelque temps. On lui renvoya l'argent et divers objets d'échange laissés dans un village situé sur le bord de la mer , où ses gens avaient enlevé du bois , du riz et des poissons secs , et dans lequel ils n'avaient trouvé personne.

Les Japonais manifestaient toujours des intentions hostiles. Enfin le 9 juillet , M. Golovnin étant allé à l'embouchure d'un ruisseau où ses matelots faisaient de l'eau , un Kourilien lui fit entendre que le commandant de la ville désirait s'entretenir avec lui. Bientôt un canot se détacha de terre , et joignit celui des Russes. Les Japonais s'excusèrent d'avoir fait tirer sur la corvette , sur la crainte d'une agression semblable à celle qui avait eu lieu quelques années auparavant , ajoutant que l'équipage avait allégué les mêmes prétextes pour descendre à terre. M. Golovnin désavoua , au nom de son souverain , les dévastations commises par les agens de Resanov. Les Japonais dirent que , persuadés des intentions amicales de l'équipage de la corvette , par la conduite qu'il avait tenue , ils étaient prêts à lui rendre tous les services qui étaient en leur pouvoir , et demandèrent à M. Golovnin quelle était la quantité de vivres dont il avait besoin. Il la leur fit connaître. Ils l'invitèrent ensuite à descendre à terre , pour parler au commandant de la ville ; la corvette

était trop loin, il remit la partie au lendemain.

M. Golovnin apprit par des Kouriliens que son arrivée avait répandu la consternation chez les Japonais. Ils avaient, dans le premier moment, commencé à évacuer le fort; la crainte seule les avait déterminés à tirer sur les Russes. Ensuite ils s'étaient rassurés.

Le 10, le vent n'avait pas permis à la corvette de s'approcher; les Japonais firent signe aux Russes qu'ils pouvaient venir à terre. « Je n'avais plus besoin des Japonais, dit M. Golovnin, ma corvette était bien approvisionnée d'eau, de bois et de vivres pour plus de deux mois; mais l'espoir d'être utile à ma patrie en devenant l'intermédiaire d'une réconciliation entre les deux pays, et le désir de faire oublier tout ce qui s'était passé me décidèrent à me rendre à terre. »

Avant de débarquer il ordonna aux quatre matelots qu'il laissa dans le canot, de cacher leurs armes sous les voiles, de manière cependant à pouvoir les saisir en cas de besoin; puis il s'avança avec son interprète et un matelot. Un officier vint au-devant de lui et le conduisit à un autre d'un plus haut grade.

Celui-ci, après s'être excusé par les mêmes motifs que celui auquel on avait parlé le premier, des coups de canon tirés sur la corvette, adressa des questions sans fin à M. Golovnin. Il écrivait

toutes les réponses. Ensuite il le régala de thé, de caviar et de saki. On fuma, on causa, on plaisanta.

M. Golovnin avait cru avoir affaire au commandant du fort: il fut donc très-surpris quand, s'étant informé de ce qu'il aurait à payer pour les vivres qu'on devait lui fournir, l'officier lui dit qu'il ne pouvait terminer cet objet parce qu'il n'était pas le chef, et finit par l'inviter à l'accompagner au fort. M. Golovnin répondit qu'il y consentait à condition que quelques Japonais élevés en grade s'embarqueraient dans son canot pour aller à bord de la corvette, afin de tranquilliser son équipage sur sa longue absence. Cette proposition ne fut pas acceptée. M. Golovnin promit de rapprocher la corvette du rivage, et d'aller ensuite au fort. On se fit mutuellement des présents.

Le soir, M. Golovnin envoya un canot armé porter aux Japonais la lettre du commandant d'Itourpou, et prendre des poissons qu'on lui avait promis. Le midshipman qui commandait le canot fut très-bien accueilli. Il rapportait plus de cent gros poissons. Il avait annoncé la visite de M. Golovnin pour le lendemain. Les Japonais le prièrent d'engager le capitaine à se faire suivre de quelques-uns de ses officiers. « J'avoue, dit M. Golovnin, que cette invitation aurait dû éveiller mes soupçons; mais je crus que ce jeune officier ne l'avait pas rendue exactement. »

Guidé par sa mauvaise étoile, M. Golovnin s'embarqua le 11, à huit heures du matin, dans un canot, avec le midshipman Mohr, le pilote Khlebnikov, quatre matelots et Alexis. A l'exception du capitaine, de M. Mohr et de M. Khlebnikov qui avaient leurs épées, personne n'était armé. Afin de mieux convaincre les Japonais de ses intentions pacifiques, le capitaine fit halier presque entièrement son canot à terre, et n'y laissa qu'un matelot. Suivi des autres, il s'avança vers le fort avec des officiers japonais venus au-devant de lui.

« En entrant dans le fort, dit-t-il, je fus frappé du grand nombre d'hommes qui s'y trouvaient rassemblés. Plus de trois cents soldats armés de fusils, de flèches et de piques, étaient assis en cercle autour d'un grand espace vide à droite de la porte : à gauche une quantité innombrable de Kouriliens entouraient une tente de toile de coton rayée dressée à peu près à trente pas de la porte. Je n'aurais jamais imaginé qu'un si petit fort eût pu renfermer autant de monde. J'en conclus que depuis notre apparition l'on y avait réuni les soldats de toutes les garnisons voisines.

M. Golovnin et ses compagnons furent conduits dans la tente où le commandant était assis sur un tabouret vis-à-vis de l'entrée. Derrière lui étaient assis à terre son porte-lance, son porte-mousquet et son porte-casque. Le commandant était à sa

gauche, sur un tabouret plus bas, ayant également ses écuyers derrière lui : des deux côtés de la tente, quatre officiers étaient assis les jambes croisées. Après les premières civilités, M. Golovnin et ses compagnons furent régalez de thé sans sucre ; suivant la coutume du pays, les tasses n'étaient qu'à moitié pleines, et posées sur des soucoupes de laque. On apporta ensuite du tabac et des pipes, puis la conversation commença. On leur demanda leurs noms, leurs grades, le nom de la corvette, d'où ils venaient, où ils allaient, le motif de leur arrivée à Kounachir, la cause de l'attaque des villages japonais par des bâtimens russes ; enfin s'ils connaissaient Resanov et où il demeurerait. Les réponses furent conformes à celles que l'on avait déjà faites ; le commandant en second les écrivait toutes. Les Japonais dirent que pour fournir la quantité de vivres suffisante, il était nécessaire qu'ils connussent le nombre des hommes de l'équipage. Cette question qui paraissait ridicule, n'était pas adressée sans dessein. Les Russes grossirent leur force du double. Les présens que M. Golovnin avait apportés pour le commandant furent examinés avec beaucoup d'attention, et donnèrent lieu à des questions sans nombre.

Durant cet entretien M. Mohr remarqua que l'on distribuait des sabres aux soldats ; il en avertit

M. Golovnin qui n'en conçut aucun soupçon. Lorsqu'il se leva pour s'en aller, le commandant le pria de rester à dîner qui fut servi à l'instant, quoiqu'il fût de très-bonne heure. Le repas fini, M. Golovnin ayant de nouveau déclaré qu'il allait partir, les Japonais jetèrent le masque. Le commandant qui jusqu'alors avait parlé avec beaucoup de douceur, parla très-haut et avec chaleur; il nomma fréquemment Resanota (Resanov) et Khvostov, et frappa fréquemment sur son sabre. Alexis l'interprète, effrayé de ce long discours, ne put en rendre aux Russes que cette phrase : « Si je laisse sortir du fort un seul de vous, il m'en coûtera la vie. » Cela était clair et positif. Les Russes firent un mouvement pour se précipiter hors de la tente; les Japonais n'osèrent pas porter la main sur eux; ils jetèrent de grands cris, et leur lancèrent des morceaux de bois pour les faire tomber. « Arrivés à la porte, dit M. Golovnin, ils nous tirèrent plusieurs coups de fusil, qui heureusement ne nous atteignirent pas. Toutefois ils réussirent à enfermer dans le fort M. Mohr, un matelot et Alexis. Je m'échappai avec les autres, mais quand nous eûmes gagné notre canot qui se trouvait alors à sec, ils nous environnèrent, et nous forcèrent à nous rendre. »

Les Russes furent aussitôt reconduits à la tente où ils ne retrouvèrent aucun des deux comman-

dans : on leur lia légèrement les mains derrière le dos, puis on les mena dans une espèce de caserne située vis-à-vis du fort; on les fit mettre à genoux, et on les garrotta de la manière la plus cruelle. Les Japonais effectuèrent cette opération avec une dextérité et une uniformité qui prouvaient qu'ils y étaient très-experts; car les cordes étaient nouées et entrelassées aux mêmes endroits, placées à la même distance. « Nos coudes, dit M. Golovnin, touchaient presque l'un à l'autre; nos mains étaient étroitement liées par une corde dont un Japonais tenait le bout; on nous avait passé autour du cou un lacet dont le moindre effort eût suffi pour étrangler celui qui aurait fait le moindre mouvement pour s'échapper: nos jambes étaient liées au-dessus des genoux et au-dessus des jarrets. »

Ensuite on les fouilla, et on leur prit tout ce qu'ils avaient dans les poches. Au bout d'une heure on les débarrassa des liens qui leur serraient les jambes, et on les fit sortir de l'enceinte du fort, chacun d'eux ayant à ses côtés un soldat armé, et un gardien qui tenait le bout de la corde. Du haut d'une colline les infortunés aperçurent *la Diane* sous voile; un peu plus loin ils entendirent le bruit d'une canonnade qui s'était probablement engagée entre la corvette et le fort.

La vue de *la Diane* avait inspiré les réflexions

les plus pénibles à M. Golovnin. Il se reprochait son imprudence qui l'avait rendu, ainsi que ses compagnons, victime de la plus insigne perfidie. A ces pensées cruelles se joignaient des souffrances affreuses. Il se trouvait tellement serré, surtout au cou, qu'il pouvait à peine respirer. Sa figure s'enfla et devint noire; ses compagnons firent signe aux Japonais, et les prièrent, par l'organe d'Alexis, de desserrer un peu le cordon; mais le bruit du canon les effrayait si fort, qu'ils doublèrent le pas en regardant constamment derrière eux. M. Golovnin, accablé par ses souffrances, finit par tomber sans connaissance. Les Japonais consentirent alors, non sans beaucoup de répugnance, à céder aux supplications de MM. Mohr et Khlebnikov et à relâcher un peu les liens du capitaine.

Après avoir parcouru dix verstes, la troupe arriva au détroit qui sépare Kounachir de Ieso. On fit embarquer les Russes dans deux canots; le 13 juillet ils s'arrêtèrent, les deux embarcations furent halées à terre sans que personne en sortît: à l'aide de quelques Kouriliens on leur fit franchir une montagne à travers des broussailles et une petite forêt; puis après avoir parcouru ainsi près de quatre verstes, ils furent de nouveau mis à flot dans une espèce de canal. La côte que l'on avait longée était couverte de villages bien peuplés; les habitans s'occupent de la pêche.

Dès que les bateaux furent en marche, les Japonais qui probablement pensaient qu'ils n'avaient plus rien à craindre de la part de la corvette, commencèrent à traiter leurs prisonniers avec plus d'humanité. Ils s'efforcèrent de leur faire entendre par signes que dans une douzaine de jours ils arriveraient à Matsmaï où on leur ôterait leurs liens; et qu'après les avoir examinés, on les renverrait en Russie. « Nous n'ajoutions pas beaucoup de foi à ces assurances, dit M. Golovnin, cependant nous conçûmes quelques espérances. »

D'ailleurs les Japonais n'avaient pas maltraité leurs captifs; ils avaient soin de leur donner à manger, et plaçaient même auprès d'eux des hommes chargés de chasser avec des branches d'arbres les mouches et les cousins. Plusieurs habitans des lieux où ils passaient leur témoignaient un intérêt touchant, et leur offraient à manger, ce qu'ils supposaient leur être agréable.

Le 16, comme on allait continuer la route par terre, on demanda aux Russes s'ils aimaient mieux marcher ou être portés en litière; tous préférèrent la première manière, à l'exception d'Alexis qui avait mal aux pieds. L'oyagoda ou principal magistrat du village ordonna la façon dont l'escorte serait disposée. Elle se composait d'environ deux cents hommes, les uns armés,

les autres chargés du soin des prisonniers, ou de porter divers objets et des vivres. A la ceinture de chacun pendait une petite tablette en bois avec une inscription indiquant auprès duquel des captifs il était placé, et en quoi consistaient ses fonctions.

« Pendant tout le voyage, dit M. Golovnin, on observa constamment le même ordre : au point du jour nous déjeûnions, puis nous nous mettions en route. Les Japonais s'arrêtaient fréquemment pour se reposer, boire du thé et fumer, et chaque fois ils nous offraient du riz, du poisson sec, du coulis de champignons; et pour boire du thé sans sucre. A midi on dinait. Une heure après on reprenait la marche; une ou deux heures avant le coucher du soleil on faisait halte, presque toujours dans un village où il y avait une petite garnison. Ce lieu était ordinairement, à notre arrivée, tendu de toiles de coton rayées; on nous conduisait toujours dans un logement commode, et tous dans la même pièce; on ne manquait jamais de nous attacher à des crampons de fer. Arrivés dans l'endroit où nous devions coucher, on nous menait devant la maison du commandant, et on nous faisait asseoir sur des bancs couverts de nattes. Le commandant sortait alors et nous examinait; puis nous allions dans la maison qui nous était destinée; on nous

ôtait nos bottes et nos bas, et on nous lavait les pieds avec de l'eau chaude et du sel. Nous faisons trois repas par jour; le matin avant de partir, à midi et le soir. Les mets variaient peu; c'était ordinairement du riz en guise de pain, deux morceaux de raves salées au lieu de sel, du coulis de raves, des pâtes et un morceau de poisson grillé ou bouilli; quelquefois nous avions un coulis de champignons, et chacun un œuf dur. Les portions n'étaient pas fixées; chacun mangeait autant qu'il voulait. La boisson ordinaire était du très-mauvais thé sans sucre, rarement du saki. Nos conducteurs étaient nourris de la même manière que nous. »

Les habitans des différens lieux où les Russes passaient se montrèrent constamment humains et bienveillans. A leur arrivée les captifs étaient toujours entourés d'une foule de gens de tout sexe et de tout âge qui les regardaient d'un air de compassion. Les femmes surtout leur témoignaient de l'intérêt; c'était à qui leur apporterait du saki, des fruits, des confitures. Les commandans leur envoyèrent quelquefois de bon thé et du sucre. Il y en eut même qui les débarrassèrent d'une partie de leurs liens. On les leur remettait quand on passait d'un cap de Ieso à un autre, car on suivait la côte.

Les Japonais questionnaient souvent les Russes

sur une nation européenne qu'ils nommaient *Orando*, et sur un pays qu'ils appelaient *Cabo*; les prisonniers leur répondaient toujours qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre; ce qui causait aux Japonais de la surprise et un certain mécontentement. Les Russes apprirent par la suite qu'il s'agissait des Hollandais et du cap de Bonne-Espérance.

Des chefs de villages venaient passer quelques heures avec eux; ils leur parlaient de Laxman et des Japonais qu'il avait ramenés dans leur patrie. Ils citaient aussi assez souvent le nom de Resanov. Ils faisaient un grand éloge de Laxman et disaient aux Russes: « le gouvernement japonais ne vous gardera pas éternellement; il vous renverra dans votre pays. Jamais, dans le cours du voyage, il ne fut question, une seule fois, même indirectement de Khvostov.

Ayant su que M. Mohr et M. Khlebnikov savaient dessiner, les Japonais les prièrent de leur faire des dessins de navires; il fallut que M. Golovnin qui n'avait pas le talent de ses deux compagnons, écrivit quelque chose sur les éventails des insulaires. On ne cessait d'importuner les Russes; quelquefois une même personne leur apportait dix éventails à la fois, en les invitant à y inscrire soit l'alphabet russe, soit l'alphabet japonais avec des caractères russes, des chiffres, leurs noms, des

couplets. On leur montra un éventail sur lequel un compagnon de Laxman avait écrit une chanson; le possesseur de cet éventail le conservait avec tant de soin, qu'il était encore très-propre et comme neuf. Les Japonais furent très-surpris de ce que les matelots ne savaient pas écrire.

A peu près à une cinquantaine de lieues avant d'arriver à Khakodadé, les Russes remarquèrent que les villages kouriliens finissent; les japonais leur succèdent. Un torrent étroit les sépare. Les villages kouriliens sont généralement petits; ils ne consistent qu'en cabanes sans jardins ni vergers, et ont un aspect misérable. Il faut en excepter les habitations du commandant et de l'inspecteur du commerce qui sont tous deux japonais. Les villages japonais, au contraire, sont grands et ont des rues régulières; les maisons, toutes en bois, sont très-jolies; chacune a son jardin, quelques-unes ont des vergers. Une propreté admirable règne dans les rues comme dans les maisons. Les habitans sont actifs; tout y respire le contentement et la gaieté. On ne peut pas dire non plus que les Kouriliens aient l'air triste. En général ceux de Ieso sont grands et robustes, plus vifs, mieux faits et plus mâles que les Kouriliens russes ou ceux d'Itouroup et de Kounachir. La côte de Ieso que M. Golovnin a parcourue jusqu'à Khakodadé sur une longueur qu'il estime à

près de deux cents lieues à cause des détours , n'a pas une baie , pas une petite anse où l'on ne voie un village bien peuplé.

Le 8 août les prisonniers firent leur entrée à Khakodadé. Une foule d'habitans de tout âge et de tout sexe était sortie pour aller au-devant d'eux. M. Golovnin n'aperçut sur tous les visages que le sentiment de la compassion. Les soldats avaient voulu les garrotter comme à leur départ de Kou-nachir ; les officiers n'avaient pas voulu y consentir , et le commandant de la ville avait approuvé ceux-ci. L'affluence dans les rues était si grande que le cortège eut beaucoup de peine à les traverser. Quand on en fut sorti , les Russes furent conduits dans une espèce de grand hangar sombre entouré de palissades et de chevaux de frise , et divisé en petites loges semblables à des cages où ils furent placés les uns séparément , d'autres plusieurs ensemble , après avoir été débarrassés de leurs liens.

Dès le lendemain , un médecin envoyé par le gouverneur de Matsmaï vint s'informer de la santé des prisonniers ; il était chargé de les soigner. On amena aussi un nouvel interprète kourilien , nommé Koumadjero. Le 10 ils furent conduits en ville chez le gouverneur qui leur fit subir à chacun un long interrogatoire. Après une infinité de questions , il leur en adressa une qui leur parut étrange :

« Le gouverneur nous demanda , dit M. Golovnin , si les Russes n'avaient pas changé de religion , puisque Laxman portait une longue queue et des cheveux poudrés , tandis que nous avions les cheveux coupés très-court. Nous répondîmes que la manière d'arranger ses cheveux n'était pas chez nous une chose de dogme ; les Japonais sourirent , et témoignèrent beaucoup d'étonnement de ce qu'il n'existait pas de loi particulière à ce sujet. »

Un second interrogatoire eut lieu le 28 ; il roula principalement sur la conduite de Resanov , de Khvostov et de Davydov. Le lendemain , appelés de nouveau chez le gouverneur , les Russes eurent communication d'une lettre signée par M. Rikord , capitaine en second et par tous les officiers de *la Diane*. M. Rikord mandait qu'après avoir envoyé quelques bordées de canon contre le fort de Kou-nachir , reconnaissant l'insuffisance des moyens qu'il avait à sa disposition , il avait fait voile pour le Kamtchatka afin d'y obtenir du renfort. Cette lettre , conçue dans les termes du plus sincère dévouement , causa la plus vive joie aux prisonniers , et leur fit verser des larmes. Leur attendrissement fut partagé par les Japonais ; un seul ne fut pas ému de cette scène touchante.

On adressa ensuite aux Russes les mêmes questions que la veille , et on y en ajouta d'autres tout-à-fait étrangères à ce qui les concernait , par